

Des lieux qui changent : une courte odysée dans l'univers de Stephen King

Steve Laflamme

Numéro 160, hiver 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61638ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laflamme, S. (2011). Des lieux qui changent : une courte odysée dans l'univers de Stephen King. *Québec français*, (160), 82–84.

La lecture d'un bon gros roman est à maints égards comparable à une longue liaison satisfaisante. [...] La nouvelle c'est tout autre chose, c'est comme le baiser furtif d'une inconnue dans le noir.

Stephen King, « Introduction », *Brume. Paranoïa*, p. 11-12

Des lieux qui changent : une courte odyssée dans l'univers de Stephen King

PAR STEVE LAFLAMME*

Je me serai retenu pendant presque trois ans. Je suis « entré » dans la littérature grâce à Stephen King, que j'ai découvert à la fin du secondaire. J'ai été séduit sur-le-champ ; par le maître de l'horreur, oui, mais également par le *raconteur*. Car la plus grande force de Stephen King – plus encore que son imagination débridée, presque malsaine –, c'est son indéniable talent de (ra)conteur, ce *sens de l'anecdote* qui gratifie chacune de ses œuvres d'un peu plus d'épaisseur.

Je me serai retenu pendant presque trois ans avant de céder à la tentation de consacrer une chronique à mon auteur fétiche, à celui qui m'a inoculé l'envie d'écrire à la fin de l'adolescence, à celui qui m'a convaincu d'opter pour la littérature plutôt que pour la musique.

Court ou long, un cauchemar reste un cauchemar

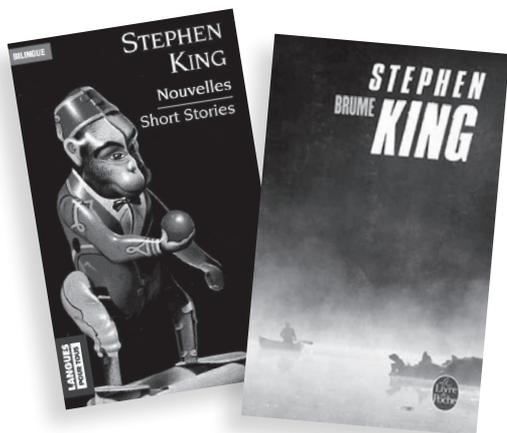
King s'est illustré dans les années 1970 et 1980 au moyen de quelques romans qui lui ont conféré une certaine notoriété (*Carrie*, *Salem*, puis *Pet Semetary* et *It*), mais on a souvent tendance à oublier sa production novellistique, qui a contribué grandement à faire sa renommée au cours de la première moitié de sa carrière. Les recueils *Night Shift* (1978) et *Skeleton Crew* (1985) sont sans doute ses meilleurs, parmi lesquels apparaissent de solides novellas telle « *The Mist* » (traduction française : « *Brume* »), sans doute le « texte court ¹ » le plus célèbre de King.

La nouvelle sur laquelle je souhaite m'attarder ici, si je puis emprunter les termes de l'écrivain du Maine, est une *inconnue dont le baiser furtif* est suave... et surprenant, parce que cette nouvelle passe plutôt inaperçue dans *Skeleton Crew*, dont on retient le titre principalement en raison de la présence de la novella qui ouvre le recueil – la populaire (et très réussie) « *Brume* ». Cette surprenante inconnue, donc, c'est « *Le raccourci de M^{me} Todd* ² » (« *Mrs Todd's Shortcut* ») (1985), une nouvelle de quelque 35 pages qui fait contraste d'une certaine manière avec les histoires auxquelles King, le « maître de l'horreur », nous a habitués.

Une question de temps... et d'espace

Dans *L'art et la littérature fantastiques*, un des ouvrages phares sur le fantastique qui, s'il commence à dater (surtout depuis la publication de l'ouvrage de Jean-Luc Steinmetz, *La littérature fantastique*, en 1990), reste un jalon important dans l'étude de l'esthétique fantastique, le théoricien Louis Vax relevait en 1963 quelques thèmes et motifs propres au fantastique, parmi lesquels figure une catégorie qui, dans le néofantastique, offre une kyrielle de possibilités permettant de prendre ses distances du fantastique canonique et de ses archétypes devenus parfois redondants. Ce que Vax appelle « l'altération de la causalité, de l'espace et du temps » comprend tout phénomène insolite consistant en une infraction au principe habituel de cause à effet (causalité), aux lois spatiales (espace) ou aux lois temporelles (temps). Ces deux derniers éléments, comme on peut s'en douter, se trouvent souvent interreliés. C'est le cas dans « *Le raccourci de M^{me} Todd* ».

Dans le village de Castle Rock, Ophelia Todd est une femme des plus appréciées qu'à peu près tous les hommes trouvent jolie, gentille et dévouée. Elle participe volontiers aux collectes de fonds pour la bibliothèque, rend service à tout un chacun. Seulement, son atout le plus précieux reste sa capacité à trouver les raccourcis les plus improba-



bles entre Castle Rock et Bangor, en sillonnant d'énigmatiques routes forestières, « des endroits qui [ne] sont sur aucune carte du Maine³ » – au plus grand étonnement de Homère Buckland, le gardien de la maison du couple Todd, pendant la saison morte.

Un nom qui dit quelque chose...

Cette nouvelle de King ne fait presque pas intervenir l'horreur à laquelle l'écrivain convie habituellement ses lecteurs, exception faite d'un passage, vers la fin, qui n'occupe pas suffisamment d'espace dans le récit pour qu'on puisse considérer ce dernier comme une *histoire d'horreur* à proprement parler. En réalité, l'efficacité et la qualité du « Raccourci de M^{me} Todd » tiennent plutôt à quelques coïncidences intertextuelles qu'on y trouve et qu'on peut rattacher à la mythologie.

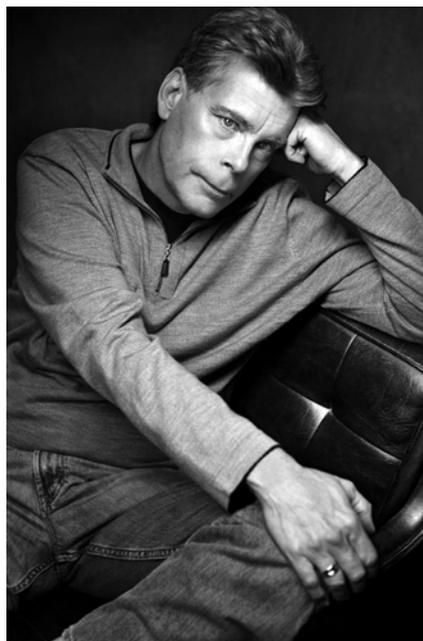
D'entrée de jeu, on remarque le nom du narrateur intradiégétique, Homère⁴ Buckland, qui ne paraît pas avoir été attribué au hasard. Homère est un vieil ami de Dave, le narrateur premier (extradiégétique), et il est celui qui fait part au lecteur de l'extraordinaire (bien que courte) existence de madame Todd. On peut supposer que King a doté son personnage d'un prénom calqué sur celui du célèbre aède de l'Antiquité de façon calculée. Buckland ne raconte-t-il pas après tout, « le regard perdu dans la vague⁵ », l'histoire d'un *parcours* (celui d'Ophelia Todd) et des étrangetés qu'il offre au voyageur : « j'ai vu qu'il n'y avait pas de vent et que pourtant les branches de ces arbres s'abaissaient – elles tremblaient en s'abaissant. [...] Et puis il y en a une qui m'a arraché ma casquette et j'ai compris que je ne rêvais pas. [...] Il y avait des herbes qui s'agitaient et des plantes qui étaient entremêlées entre elles tant et si bien qu'elles faisaient comme des visages, et j'ai vu quelque chose qui était accroupi sur une souche et on aurait dit un crapaud sauf que c'était aussi gros qu'un chat adulte⁶ ». Qui plus est, en grec ancien, « Homère » (*Hómēros*) signifie « otage » ou « celui qui est obligé de suivre ». Cette dernière acception qualifie bien Buckland, qui est subjugué par Ophelia Todd, sorte de sirène des temps modernes qui séduit le vieil homme par sa beauté et son intelligence, l'extirpe de son univers tracé d'avance, le fait dévier de sa route quotidienne pour le faire monter à bord de sa rutilante voiture afin de lui prouver

l'exactitude de ses calculs. (Ironiquement, on remarquera qu'il s'agit ici, en quelque sorte, d'une inversion du rapport entre les Sirènes et Ulysse : dans *L'odyssée*, elles tentent de le faire *descendre* de son navire pour le faire dévier de son trajet.)

Homère Buckland est également celui qui, dans la nouvelle, est chargé de raconter les péripéties d'Ophelia Todd, qui sont considérées sinon comme héroïques du moins comme inexplicables. En ce sens, ainsi que le poète grec, Buckland se veut *porteur de la parole*, visant à entretenir le souvenir de madame Todd et de sa traversée extraordinaire des forêts du Maine. Plus encore, il semble aussi être la *mémoire* d'Ophelia Todd elle-même, qui ne paraît pas se rendre compte du caractère invraisemblable des parcours rapides qu'elle effectue entre Castle Rock et Bangor : « Elle a ri comme d'une bonne blague, et alors j'ai vu, clair comme de l'eau : elle ne se rappelait rien. [...] Soit c'était moi qui avais rêvé que ces trucs étaient là, soit c'était elle qui avait rêvé qu'ils n'étaient pas là. Tout ce que je savais, et ça j'en étais sûr, Dave, c'était que nous avions roulé pendant [sic] seulement cent soixante-dix-huit kilomètres pour venir à Bangor et que ça, c'était pas une hallucination ; c'était bel et bien là, écrit noir sur blanc au compteur de ce petit bolide » (p. 291).

La perception qu'a Buckland d'Ophelia reflète le caractère plus grand que nature qu'il lui confère : « — Comme la chasseresse

qui était censée conduire la lune à travers le ciel. // — Diane ? // — [O]ui. La lune était son engin de mort. C'est comme ça que je voyais Phelia et je t'avoue honnêtement que j'avais le coup de foudre [...] Elle était comme cette femme qui conduit la lune à travers le ciel, penchée sur le garde-boue, ses voiles flottant derrière elle comme des fils de la Vierge » (p. 287-288) ; « On aurait dit qu'il y avait deux femmes à la fois, Phelia et Diane, et que la moitié d'elle qui était Diane avait si bien le pouvoir quand elle conduisait sur les routes écartées que la partie qui était Phelia ne se rendait pas compte que son raccourci passait par des endroits... des endroits qui sont sur aucune carte du Maine, et pas même sur des relevés topographiques » (p. 290). Selon la mythologie romaine, Diane est faite reine des bois par Jupiter – difficile de trouver plus approprié pour définir Ophelia Todd ! Jumelle d'Apollon, Diane est née quelques instants avant son frère et a été témoin de la douleur de sa mère au moment de l'enfantement, ce qui justifie son aversion pour le mariage. Voilà qui permet qu'on s'interroge sur la disparition de madame Todd. Son histoire étant racontée après sa disparition, il est permis de se demander si elle a traversé vers un univers parallèle au cours d'une excursion entre Castle Rock et Bangor par un des raccourcis qu'elle était la seule à connaître... ou si elle a délibérément fui sa vie maritale – ce qui ajouterait une correspondance entre elle et Diane.



« King s'est illustré dans les années 1970 et 1980 au moyen de quelques romans qui lui ont conféré une certaine notoriété (*Carrie*, *Salem*, puis *Pet Semetary* et *It*), mais on a souvent tendance à oublier sa production novellistique, qui a contribué grandement à faire sa renommée au cours de la première moitié de sa carrière. »

Il y a lieu de se poser des questions !

Le mystère qui entoure Ophelia Todd réside en ce que, comme on l'a déjà mentionné, elle sait trouver des routes qui trompent la logique mathématique. C'est pour elle un défi constant, voire une passion de déceler une brèche dans l'espace terrestre ; car la distance, comme le temps, est pour elle relative : « Pliez la carte et alors, Homère, vous verrez combien de kilomètres ça fait. Ça peut être un peu plus court que la ligne droite si on lie un peu la feuille, et ça peut être bien plus court si on la plie beaucoup. » [...] // « M'dame, vous pouvez plier une carte de papier, mais vous pouvez pas plier la terre. Ou du moins vous devriez pas essayer. Il faut que vous la laissiez tranquille. » // « Non monsieur, s'il y a une chose dans ma vie que je n'ai pas envie de laisser tranquille, c'est bien cela, parce que c'est là, et c'est à moi. » (p. 296).



Ainsi, Ophelia Todd incarne Diane, comme venue d'un autre temps et « transposée » dans l'univers contemporain. L'univers terrestre lui semble assujéti, elle qui est habituée à un monde supérieur, celui des airs (rappelons-nous qu'elle conduit la lune à travers le ciel). La nouvelle de King joue donc sur plus d'un niveau. Sur le plan diégétique, on observe bien entendu les péripéties d'Ophelia qui transgressent les lois spatio-temporelles ; mais au-delà du texte, on assiste à une actualisation (à une *transposition du passé au présent*) d'un personnage canonique. Il y a donc double parcours : celui qui a lieu dans la diégèse, entre Castle Rock et Bangor, et celui qui a lieu à l'échelle de l'Histoire littéraire, pour ainsi dire, qui rappelle Diane (et Homère, par la même occasion) à la mémoire d'un lecteur contemporain.

Mieux encore, on assiste à un parcours littéraire inversé, dans lequel le *créateur* (Homère) est ramené à l'état de personnage, et la *création* (ou du moins le *personnage* construisant le mythe), Diane⁷, devient le demiurge, celui qui dirige à sa guise l'incarnation contemporaine de celui qui fut connu comme créateur. Voilà un procédé cher au fantastique qui n'est pas sans rappeler l'inversion similaire qu'on trouve dans la nouvelle « L'homme qui collectionnait Poe » de Robert Bloch, dans laquelle Edgar Poe est ramené à l'état de personnage dont l'existence nouvelle est influencée... par celui qui fut jadis personnage né de la plume de Poe⁸ !

De la même manière, le passage de l'*imaginaire* vers le *réel* est reflété métaphoriquement dans la nouvelle de King par les parcours (de plus en plus courts) qu'effectue Ophelia Todd entre Castle Rock et Bangor : Castle Rock est une ville imaginaire née de l'esprit de Stephen King, une ville fétiche qui

« Castle Rock est une ville imaginaire née de l'esprit de Stephen King, une ville fétiche qui se trouve l'hôtesse du Mal ou de l'étrangeté dans plusieurs de ses œuvres (notamment dans le roman *Bazaar*). »

se trouve l'hôtesse du Mal ou de l'étrangeté dans plusieurs de ses œuvres (notamment dans le roman *Bazaar*).

Et c'est sur ces routes sinueuses, entre la fiction et la réalité (au sens propre, ici !), qu'apparaissent les créatures que doit affronter au quotidien la Diane moderne, Ophelia Todd, des créatures qui l'ont peut-être fait passer de l'autre côté... du côté du mythe, un mythe nouveau, contemporain, propre à la municipalité de Castle Rock, et qui est entretenu, voire transmis par Homère Buckland, vieux témoin de premier niveau des prouesses de la « déesse » Ophelia Todd, qui se résume elle-même (ainsi que la condition féminine) dans ces mots : « je me sens comme si j'étais [...] comme une sorte de déesse [...] je suis très pâle, comme la lune [...] dans son cœur, toute femme désire être une sorte de déesse, je crois – les hommes perçoivent un

lointain écho de ce désir et s'efforcent de les [les femmes] placer sur un piédestal [...] – mais ce que l'homme ressent, ce n'est pas ce que la femme désire. [...] ce qu'elle désire surtout, c'est ne rien devoir à personne. Se lever si elle en a envie, ou marcher [...] Ou conduire, Homère. L'homme ne veut pas voir ça. Il pense que la déesse, elle n'a qu'une envie, se promener nonchalamment sur les coteaux au pied de l'Olympe et manger des fruits. Mais un dieu ou une déesse, ça ne désire pas moins qu'un homme – une femme, ça désire conduire » (p. 301). □

* Professeur de littérature, Cégep de Sainte-Foy

Notes

- 1 Cette novella compte tout de même 185 pages...
- 2 Stephen King, « Le raccourci de M^{me} Todd », dans *Brume. Paranoïa*, Paris, éditions J'ai Lu, 1987 (c1985), p. 269-305.
- 3 *Ibid.*, p. 290.
- 4 Le prénom adopte la graphie française dans la traduction, bien que King l'écrive *Homer* dans l'original anglais. (Voilà qui justifie l'interprétation que je ne suis sans doute pas le premier à faire du prénom attribué au protagoniste...)
- 5 *Ibid.*, p. 286. (L'auteur allégué de *L'Iliade* et de *L'odyssée* était aveugle, et on a souvent l'impression, à la lecture de la nouvelle de King, que Homère Buckland voit essentiellement les souvenirs qu'il conserve d'Ophelia Todd et de son insolite histoire, souvenirs qu'il préfère à la réalité qui s'offre à son regard depuis qu'elle a mystérieusement disparu.)
- 6 *Ibid.*, p. 289-290.
- 7 Diane dispose évidemment de son équivalent dans la mythologie grecque : Artémis, qui guide les égarés ou les étrangers, et qui agit en tant que figure castratrice aux dépens des hommes (elle punit tout homme cherchant à la séduire). (On lira à ce sujet le roman fantastique de l'Américain Robert McCammon intitulé *Bethany's Sin* (*La malédiction de Bethany* en français, chez Presses Pocket), publié en 1980, qui met en scène un matriarcat qui s'installe progressivement dans une petite ville américaine où est actualisé le culte d'Artémis, et qui fait en sorte que les hommes se trouvent de moins en moins nombreux dans la municipalité.)
- 8 L'étude de la lecture intertextuelle qu'on peut faire de « L'homme qui collectionnait Poe » (Bloch) par rapport à « La chute de la maison Usher » (Poe) a fait l'objet de ma chronique *Fantastique dans Québec français* n° 156 (hiver 2010), p. 92-94.